



VOL. IV.—No. 31.

MONTREAL, JEUDI, 31 JUILLET, 1873.

ABONNEMENT. D'AVANCE, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

CORRESPONDANCE EUROPEENNE.

(Suite.)

Metz, 2 juillet 1873.

Messieurs les Rédacteurs,

Je vous faisais part, dans ma dernière lettre, de mon intention de vous entretenir dans celle-ci de villes que j'ai traversées et visitées, plus ou moins.

Réflexion faite, je me dédis. Avec le premier guide venu, vos lecteurs pourraient se former une idée beaucoup plus exacte que celle que je pourrais leur donner de Liverpool, Londres, Douvres et Paris, les seules villes dont je pourrais leur parler, avec quelque connaissance de cause.

D'ailleurs, Liverpool et Londres sont des villes si peu attrayantes, — n'en déplaise à messieurs les Anglais; — l'atmosphère qui les enveloppe est tellement saturée de brume et de fumée; leurs monuments publics et les vitrines de leurs magasins sont enduits d'une telle couche de suie de charbon de terre, les habitants y paraissent à tel point imprégnés du spleen national, que je conçois à peine qu'on s'arrête pour visiter ces villes, en passant, et ne comprends point du tout, qu'on puisse y habiter et y vivre pour son plaisir, pendant deux mois.

Cependant, entre cinq et sept heures du matin, — j'en parle avec connaissance de cause, pour l'avoir expérimenté moi-même à Londres — on peut respirer encore dans les jardins publics de cette grande cité.

Si on se promène à cette heure-là dans ces immenses parcs, parfaitement bien entretenus du reste, où vient flâner en bâillant dans l'après-midi toute la *fashion* anglaise, on aura l'avantage de voir à l'œil nu au moins deux fois la semaine, un rayon à peu près pur de soleil. Quelques rares moineaux rachitiques, seuls représentants des ovipares, en ces lieux, font entendre leurs piaulements aigus, en tirant joyeusement leurs ailes endolories, et, les plumes hérissées, semblent aspirer voluptueusement les tièdes émanations qui se dégagent de la nature aux premières caresses du soleil levant. Les arbustes rabougris des bosquets, les grands ormes ou les chênes séculaires que leur robuste constitution a soustraits au rachitisme animal et végétal qui étreint toutes les grandes villes manufacturières d'Angleterre, tout ragailardis alors, déploient amoureusement leurs feuilles souffreteuses, débarrassées, en partie, par les rosées bienfaisantes de la nuit, de l'épaisse couche de suie qui les encrasse et nuit à leur développement.

Malheureusement ce spectacle presque gai à cette heure matinale est toujours troublé par la présence de pauvres diables qui, seuls, tristes et mourants, suintant le *spleen* par tous leurs pores, après s'être péniblement traînés pendant quelques minutes dans les allées sablées du parc, viennent tout haletants se laisser tomber sur un des bancs rustiques placés de distance en distance pour la commodité des promeneurs. Infortunés phthisiques trop pauvres ou trop confiants pour aller demander la santé à des climats plus doux et qui, par ordonnance de médecin, viennent là, chaque matin, à heure fixe, cracher ce qui leur reste de leur dernier poumon.

Avant de quitter définitivement Liverpool et Londres, je ne voudrais point pousser la partialité jusqu'à ne pas conseiller à tous ceux qui passeront par la première de ces deux villes de jeter un regard curieux sur les chevaux de brasserie, qui sont sans contredit les plus beaux et les mieux entretenus que j'aie encore vus, et d'aller faire un tour de promenade dans les parcs magnifiques qui se trouvent en face de la ville, de l'autre côté de la Mersey. Ceux qui séjourneront quelque temps à Londres feront bien aussi d'aller visiter l'abbaye de Westminster qui est un des plus beaux spécimens d'architecture gothique que l'Europe possède, la Tour de Londres à laquelle se rattachent un si grand nombre de souvenirs historiques et le Jardin Zoologique dont les Anglais sont si fiers, et qui, à peu de chose près, est aussi intéressant à voir que le Jardin des Plantes à Paris.

Après avoir critiqué un peu sévèrement peut-être, mais du moins, avec la plus parfaite conviction, deux villes que beaucoup de personnes — anglaises d'origine ou de cœur — ne savent trop prôner, je passerai maintenant à l'examen nécessairement rapide que j'ai fait de la campagne, en Angleterre.

Voilà, je serai un louangeur aussi convaincu, que là j'ai cru devoir être un critique sévère.

Je dois l'avouer, à ma honte nationale, je n'ai de ma vie rien vu d'aussi riant, d'aussi frais, que le pays qui traverse le chemin de fer de Liverpool à Londres, ni d'aussi élégamment rustique que les cottages de brique enfouis çà et là dans les sites les

plus gais et les plus pittoresques de cette belle contrée. Pas un pouce de terrain n'est perdu; partout le fermier anglais a su mettre à profit, soit pour l'embellissement ou l'utilité de sa propriété, un accident de terrain qui pour tout autre eût été considéré comme d'une incommodité irrémédiable. On ne saurait trop admirer l'intelligence qui a présidé à cette culture raisonnée, créée dans ce pays qui doit tout à l'industrie humaine.

Enfin, c'est si beau, qu'en bon Français j'aurais presque préféré passer pendant la nuit devant toutes ces merveilles champêtres. Au moins, ainsi j'aurais pu me dispenser de vous en faire part et ma conscience de chroniqueur eût été sans remords.

Dans toute l'Angleterre, même de Londres à Douvres où cependant l'agriculture est loin d'avoir atteint le même degré de perfectionnement que de Liverpool à Londres, la culture des céréales m'a paru relativement peu répandue. Les grains du printemps n'étaient en général, ni plus avancés, ni mieux fournis que ceux qui ont été semés sur nos terres canadiennes à une époque probablement postérieure. J'ai remarqué que dans certaines localités on cultivait presque exclusivement le houblon et la fève de marais. Les terrains qui produisent ces végétaux m'ont semblé être de qualité inférieure et j'ai pu constater aussi que ces plantes étaient beaucoup plus répandues sur le parcours de Londres à Douvres que sur celui de Liverpool à Londres.

Partout l'élevage des animaux semble être en grand honneur. J'ai vu sur toutes les fermes, paissant dans de plantureux pâturages, d'innombrables troupeaux de vaches et de moutons, tous de race perfectionnée.

Un touriste qui examinerait en amateur et à vol d'oiseau les campagnes de France et d'Angleterre et qui ensuite tirerait ses conclusions sur les apparences, donnerait sans hésiter la palme à ces dernières, comme richesse territoriale.

Et cependant il n'en est rien. Cette opinion peut paraître, au premier abord, être un paradoxe inventé par la rivalité nationale qui existe entre les deux pays. Pourtant rien n'est plus certain et voici pourquoi :

Règle générale, en Angleterre, comme personne ne l'ignore, la fortune territoriale est peu partagée et possédée par un petit nombre de riches propriétaires, tandis qu'en France elle est très morcelée et divisée, en conséquence, en une foule de petites fermes.

Tandis que la plupart des riches lords qui détiennent la propriété foncière, en Angleterre, retirant d'immenses revenus d'ailleurs, font de l'agriculture en amateurs et s'inquiètent peu de dépenser pour l'amélioration de leurs exploitations agricoles la totalité des revenus qu'ils en retirent pourvu qu'elle soit mieux tenue que la ferme voisine et que les troupeaux qu'on y élève soient de plus belle race que ceux des voisins, en France, au contraire, la terre est le plus souvent la seule source de revenus de celui qui l'exploite.

De là, la différence qui existe entre l'agriculture théorique, artistique même, qui a fait de véritables jardins de certaines contrées d'Angleterre, et l'agriculture plus pratique, plus économique, moins soignée en apparence, qui enrichit le cultivateur français et a fait de la France le pays le plus riche du monde.

M'ennuyant horriblement à Londres, je suis parti pour Douvres quelques heures avant le train spécial qui d'ordinaire emmène les voyageurs pour la France. J'ai donc eu quelques heures à moi pour visiter la ville anglaise la plus rapprochée des côtes de France, qui n'est pas considérable, mais à coup sûr, une des plus pittoresques et des mieux fortifiées de l'Angleterre. Son vieux château-fort qui est parfaitement conservé et a encore un aspect des plus formidables a été construit par Jules César, dit-on, et daterait de l'année 55 avant N.-S. Jésus-Christ. Il est construit sur un rocher très élevé, et fort escarpé et domine l'entrée du port. Il sert maintenant de poste militaire.

Mon estomac reconnaissant, bouleversé par douze jours de traversée et délabré par trois ou quatre autres d'une cuisine anglaise détestable, me soufle d'offrir un hommage spécial au seul hôtel anglais où j'aie fait un repas mangeable. Le *Queen's Head Hotel* de Douvres est une maison bien tenue, à deux pas de la station, où on paie très cher comme partout ailleurs en Angleterre; mais là au moins, on a la satisfaction d'en avoir, à peu près, pour son argent.

A cet hôtel, j'ai fait, tout en dinant, la connaissance d'un charmant vieux monsieur, anglais d'origine, mais français par

l'esprit et le cœur, doué d'un des appétits les plus robustes que j'aie jamais vu et un des dîneurs les plus consciencieux que j'aie jamais rencontré. Ce monsieur m'apprit, tout en digérant avec moi sur la belle promenade qui domine le port et les dunes, qu'il était l'inventeur d'un phare perfectionné dont le foyer réfléchissait des rayons tellement puissants qu'on en aperçoit la lumière à une distance à peu près double de celle de tout autre phare actuellement en usage. Il me dit aussi qu'il venait de prendre un brevet d'invention pour un phare d'alarme pour signaler l'approche des récifs, en temps de brume, dont l'effet est, prétend-il, aussi efficace, que celui de ceux dont on se sert aujourd'hui très peu. C'est une trompette d'une dimension énorme de vingt-cinq à trente pieds de longueur, large et épaisse en proportion, qui est mise en opération au moyen d'une machine atmosphérique qui comprime de l'air chaud et froid dans cet énorme conduit. De cet immense tube, s'échappe deux ou trois fois par minutes, pendant douze ou quinze secondes, chaque fois, un bruit tellement formidable que le son s'en fait entendre à plus de huit milles, la mer fut-elle la plus houleuse et le vent le plus violent possible.

Je m'attendais d'un jour à l'autre à entendre dire que le bon Dieu, frappé du mérite de l'invention a fait commander à ce monsieur des fameuses trompettes, qui, le jour du jugement dernier, doivent faire sortir les morts de leurs tombeaux et avertir les vivants que le père Éternel est dans la vallée de Josaphat prêt à juger les uns et les autres et leur demander compte de leurs actes sur la terre.

M. Holmes, — tel est le nom du savant inventeur, dont je viens de vous parler — aura, si la chose arrive, toutes les raisons du monde de s'attendre à la reconnaissance éternelle des pauvres anges qui, au détriment de leurs poumons, devaient être chargés de l'avertissement funèbre de la dernière heure! Je n'ai aucun doute, pour ma part, qu'ils lui en tiendraient compte dans l'éternité.

Je ne vous dirai rien du Pas de Calais qu'on m'avait fait si maussade et qui au demeurant s'est montré à mon égard doux et pacifique comme un lac de bonne humeur. L'ayant traversé entre onze heures du soir et une heure du matin, je n'avais guère autre chose à faire qu'à m'installer le plus commodément possible sur une des banquettes de la petite coque de noix à vapeur qui fait le service entre Douvres et Calais et d'y dormir. C'était d'autant plus sage, selon moi, que je devais passer le reste de la nuit en wagon.

Après une dernière nuit de fatigue, j'arrive enfin à Paris. Ce Paris que je croyais trouver aux trois quarts brûlé par le pétrole communard et où je m'attendais à rencontrer à chaque pas des traces des obus prussiens.

Mais non, en dépit des dévastations commises par les Vandales du Roi Guillaume et par les brigands d'ancien pays qui marchaient sous le drapeau de la Commune, Paris est beaucoup plus beau que quand je l'ai quitté il y a quinze ans.

Le piédestal neuf du trophée militaire élevé par Napoléon I sur la Place Vendôme, les ruines noircies du Palais des Tuileries, de l'Hôtel-de-Ville et de maints autres monuments publics, sont bien là enco e pour attester les horreurs de cette époque néfaste à la France; mais cette tristesse ne peut tenir longtemps à la vue de l'activité, de la vie de luxe, de plaisir et d'affaires qui anime aujourd'hui la grande capitale.

Partout les désastres commis par l'invasion étrangère et la guerre civile sont réparés ou sur le point de l'être. La colonne Vendôme se relève et sera avant longtemps replacée sur ses assises. Des plans sont faits pour la reconstruction des Tuileries et des monuments brûlés par la Commune, les arbres détruits au Bois de Boulogne, aux Champs Élysées et dans tous les autres jardins publics, par la mitraille prussienne et le peuple manquant de bois ont été remplacés. Ces promenades sont plus fréquentées, plus animées que jamais; le commerce paraît avoir repris confiance. Rien en un mot ne ferait supposer à l'étranger ignorant des malheurs qui ont assailli la France, que Paris vient de passer par une ère de dévastation dont l'histoire donne peu d'exemple et se relève à peine de l'humiliation nationale sans précédent dont elle vient d'être frappée. C'est que, dans ce grand peuple de Paris il y a un sentiment commun à toutes les castes de la société et qui fait battre le cœur du plus humble prolétaire comme celui du plus riche patricien: c'est l'espérance qu'avant longtemps l'avenir fera oublier le souvenir du passé.

Voire, etc

PAUL DECAZES.